



« En dépit de tout »

# Les migrants haïtiens aux portes des États-Unis

Portrait d'une crise négligée

# Table des matières

<b>I-Frontière californienne, Décembre 2016.....</b>	<b>2</b>
<b>II-Facteurs socio-économiques et socio-politiques .....</b>	<b>4</b>
A- Haïti, 12 Janvier 2010 .....	4
B- Le Brésil, une terre d'accueil .....	4
C- Les États-Unis ou les imprévus des politiques.....	5
<b>III-Du Brésil au Mexique : périlleux voyage .....</b>	<b>7</b>
<b>IV-Témoignages : paroles de migrants .....</b>	<b>8</b>
A- Discussion de groupe .....	8
B- Entrevue avec Jean, migrant voyageant avec sa famille .....	20
C- Entrevue avec Paul, père de famille voyageant seul .....	27
<b>V- Et maintenant? .....</b>	<b>38</b>
<b>VI- Limites.....</b>	<b>38</b>
<b>VII- Bibliographie.....</b>	<b>40</b>

## **I- FRONTIÈRE CALIFORNIENNE, DÉCEMBRE 2016**

En 2016, la frontière mexicaine-américaine aura vu se présenter à ses portes des milliers d'Haïtiens tentant d'entrer en terre américaine. Au seul port d'entrée de San Ysidro, situé au sud de San Diego, plus de 5000 Haïtiens sont arrivés depuis Octobre 2015, comparativement à 339 personnes interpellées entre Octobre 2014 et Septembre 2015 à ce même port.

Face à un tel afflux migratoire, les villes frontalières de Tijuana et de San Diego, respectivement situées du côté mexicain et américain de la frontière, font face au défi de recevoir ces populations pendant qu'elles attendent d'être reçues par les agents du Custom Border Patrol (CBP).

Ne pouvant être reçus par les autorités frontalières avant plusieurs semaines et ne pouvant faire marche arrière, plusieurs migrants en Basse-Californie se retrouvent dans une impasse où ils n'ont un statut légal d'aucun côté de la frontière. Devenus quasiment apatrides, leur seule option est d'attendre que les agents frontaliers américains décident de leur sort.

Quant aux migrants qui ont reçu l'autorisation d'entrer en territoire américain via San Diego ou Calexico, plusieurs d'entre eux peuvent se retrouver dans des situations précaires où les barrières linguistiques et l'absence de programmes d'accueil, sont lourdes de conséquences.

En effet, contrairement à d'autres villes, San Diego compte peu de refuges pour les migrants, les réfugiés ou les demandeurs d'asile. Quoique la communauté locale ait tenté d'intervenir, celle-ci est actuellement à bout de souffle. Durant les derniers mois, le United Methodist Church's Christ Ministry Center de San Diego a ouvert ses portes à des réfugiés haïtiens. Ce qui a commencé avec 20 personnes s'est rapidement changé en 200 personnes qui dorment sur le sol, entre les bancs et dans les allées de l'église. Au cours des 4 derniers mois, des bénévoles ont apporté des vivres, des vêtements et ont également assisté avec les traductions pour mettre en contact les migrants haïtiens avec leur famille sur la côte Est américaine ainsi que pour faciliter l'achat de billets d'avion. De plus, des cliniques « on-site » ont été fournies pour dépister les cas de Zika, de tuberculose et d'autres maladies transmissibles.

En dépit des bonnes volontés, la communauté est surchargée et le défi du manque d'espace s'apprête à être insoutenable. Les églises n'ont une capacité supérieure à 25 personnes et les conditions de santé dans les refuges sont loin d'être optimales. Lorsque le United Methodist Church's Christ Ministry Center fermera ses portes faute d'espace, plus de 200 personnes se retrouveront sans aucune assistance.

Des acteurs locaux parmi lesquels le San Diego Immigrants Rights Consortium (SDIRC), ont tenté de trouver une solution à l'enjeu des refuges à San Diego en contactant d'autres églises, des établissements gouvernementaux, des écoles et des établissements militaires. Quoique des bâtiments existent, plusieurs de ces établissements ne peuvent être mobilisés sans que des mesures d'urgences ne soient déclarées par la ville de San Diego. Plus d'un an après l'abrupte augmentation du nombre de migrants nécessitant des logements, aucune mesure d'urgence n'a été déclarée par la ville de San Diego, l'État de Californie ou le gouvernement fédéral américain.

De l'autre côté de la frontière, à Tijuana, le manque d'espace est également un enjeu crucial. La situation est telle que des centaines de migrants ont commencé à migrer vers l'Est pour rejoindre la ville frontalière de Mexicali où les refuges sont encore plus rares et où il n'existe pas de communauté haïtienne.

Une seule visite dans « el Centro », un quartier de Mexicali près de la frontière où sont situés la vaste majorité des refuges, est suffisante pour prendre conscience de l'ampleur de cette crise migratoire.

Dans les refuges, les matelas sont jetés à même le sol, recouvrant le ciment ou le parquet. Tout espace, qu'il s'agisse d'une cuisine, d'un couloir, d'une passerelle ou même d'un toit, est utilisé pour permettre à des individus d'y loger et maximiser l'espace non-occupé. Lorsque possible, des draps sont étendus entre deux piliers pour recréer les délimitations d'un espace privé qui n'existe plus pour la majorité de ces migrants. Dans ces édifices, les salles de bain, tout comme les chambres construites en dur, se comptent sur les doigts d'une main. Elles aussi, faute de place, sont réaménagées dans des espaces inhabituels et réduites au strict minimum.

C'est ainsi qu'il est commun de pouvoir marcher à côté de salles de bain qui ne se différencient des chambres que par leurs dimensions plus petites et par le bruit d'eau qui s'en échappe. Tous comme les chambres, elles non plus ne comportent pas de portes et n'offrent aucun espace personnel. De même, dans ces lieux où l'espace fait défaut, si l'on grimpe une échelle, il est possible de se retrouver face à une vaste étendue de tentes installées sur le toit de la bâtisse, créant par défaut un nouvel étage, sans mur et sans barrière, dans un édifice largement au-dessus de sa capacité.

Tout comme à San Diego et à Tijuana, les gérants de refuges de Mexicali rapportent faire face à un manque d'espace et de ressources (vêtements, tentes / matelas, nourriture) pour ces populations. Si dans certains refuges comme l'*Hotel Migrantes*, des visites de médecins ont lieu chaque semaine pour surveiller l'état de santé des migrants, de tels services ne sont offerts partout. Le manque d'espace, l'absence d'intimité et l'anxiété de ne connaître ni l'issue de ce parcours migratoire ni la date auquel il prendra fin, pèsent sur la santé mentale de ces migrants dont le séjour en sols mexicains s'étend proportionnellement à l'augmentation des arrivées de migrants. Sans autorisation légale de travail au Mexique et dans la nécessité de gagner un revenu pour survivre, ils deviennent alors les proies de trafiquants selon Sergio Tamai, propriétaire de l'*Hotel Migrantes* et membre militant de l'association *Angeles Sin Fronteras*. Selon lui, afin de limiter ces abus et de faciliter l'inévitable insertion des migrants qui décideront de rester au Mexique plutôt que de risquer la déportation, il est nécessaire d'instaurer une politique migratoire compréhensive. Celle-ci permettrait à ces migrants de participer à la vie économique de la ville et de recevoir des services socio-sanitaires tels que l'accès aux hôpitaux et à des logements.

## II- FACTEURS SOCIO-ÉCONOMIQUES ET SOCIO-POLITIQUES SOUS-JACENTS

Si l'urgence d'une politique migratoire pour accommoder les milliers d'Haïtiens actuellement présents au Mexique est maintenant reconnue par plusieurs militants et professeurs d'université, les événements et politiques ayant conduit à cette situation ont quant à eux pris des années pour se mettre en place.

### A- Haïti, 12 Janvier 2010

En 2010, Haïti est frappé par un séisme d'une magnitude de 7 à 7.3 qui causera plus de 300 000 morts, 300 000 blessés et 1,2 million de sans-abris. De nombreux bâtiments, incluant le palais national et la cathédrale Notre-Dame de Port-au-Prince s'écrouleront sous l'effet des secousses et des répliques. Pris au piège entre les décombres et une crise sociale, politique et économique sans précédent, des milliers de personnes décident d'émigrer d'Haïti pour chercher de meilleures conditions de vie et envoyer de l'argent aux membres de leur famille restés au pays.

### B- Le Brésil, une terre d'accueil

Au sud du continent, le Brésil devenu la plus importante économie d'Amérique du Sud et la 7eme plus importante économie du monde, offrait alors de meilleures perspectives d'avenir. C'est ainsi qu'après le tremblement de terre, la rumeur de l'existence d'opportunités au Brésil s'est répandue parmi les populations haïtiennes. Si les opportunités existaient, obtenir l'autorisation de jouir de celles-ci demeurerait toutefois un problème. En effet, en 2010, l'obtention de visas brésiliens pour les ressortissants haïtiens pouvait être délicate. Les visas touristes exigeaient que les requérants prouvent leur capacité à financer leur voyage tandis que les visas de travail nécessitaient qu'un employeur brésilien débute les procédures au nom de son futur employé. Face aux barrières administratives, un marché de « passeurs » (appelés « coyotes ») chargés de conduire les Haïtiens jusqu'au Brésil via l'Amazonie, a émergé. C'est ainsi qu'à cette époque, plusieurs Haïtiens sans visa pour le Brésil se sont engagés dans un voyage pouvant prendre jusqu'à 3 mois et s'étendant entre la République Dominicaine, le Panama, l'Équateur et le Pérou. C'est au Pérou que les « coyotes » rencontrent les migrants qu'ils guident au travers de l'Amazonie avec pour destination la frontière brésilienne.

Une fois arrivés à la frontière, ces migrants haïtiens se présentaient en tant que réfugiés. Le fait que ces individus fuyaient la pauvreté plutôt qu'une persécution dans leur pays, les rendait techniquement inéligibles au statut de réfugiés. Toutefois, plutôt que de les déporter, le Brésil décide alors de remettre des visas à ces personnes. C'est ainsi qu'à la fin de 2011, près de 1600 visas ont été issus à des Haïtiens. En Janvier 2012, la lenteur administrative et l'afflux de populations haïtiennes tentant de rejoindre le Brésil atteint un summum : près de 2000 Haïtiens sont bloqués aux postes frontaliers en région amazonienne, attendant les autorisations nécessaires pour rentrer dans le pays et y chercher un emploi. Le même mois, afin de limiter le nombre de personnes risquant leur vie sur la route de l'Amazonie, le gouvernement brésilien commence à émettre à Port au Prince des visas humanitaires qui offrent aux Haïtiens la résidence permanente au Brésil. De Janvier à Juillet 2013, 4000 Haïtiens arrivent à Brasilia. Toujours dans un effort de

répondre à l'afflux continu de populations venant d'Haïti, le Brésil annonce l'année suivante, durant l'été, que les visas issus aux Haïtiens n'auraient désormais plus de quota. En Juin 2014, le gouvernement brésilien avait issu plus de 10 000 visas humanitaires à des ressortissants d'Haïti.

Simultanément aux avancées des politiques migratoires du Brésil quoique gardés à l'arrière-plan, dès 2013, les premiers signes d'une crise économique se profilent dans l'horizon brésilien. Quelques années plus tard, l'effondrement de l'économie brésilienne et les remous politiques qui ont accompagné celui-ci conduit les populations haïtiennes à chercher des opportunités devenues rares pour les Brésiliens et encore plus pour les étrangers. Les répondants diront tous avoir particulièrement ressenti la crise économique à travers la perte d'emploi, l'impossibilité de trouver un emploi ou encore l'inflation et le cycle interminable de paiement de factures avec un salaire paraissant de plus en plus insuffisant.

Les opportunités disparaissant et les inquiétudes réapparaissant, ces populations tenteront alors de migrer vers la frontière américaine. C'est particulièrement à la frontière californienne que les migrants se présenteront afin d'éviter un voyage à travers l'Est du Mexique, perçu comme plus dangereux.

### C- Les États-Unis ou les imprévus des politiques

En Janvier 2010, la nouvelle du tremblement de terre en Haïti fait le tour du monde. Du fait de la crise humanitaire qui en résulte les États-Unis imposent un moratoire: désormais toutes les déportations vers Haïti sont suspendues.

Les Haïtiens déjà en sols américains et en situation illégale ne sont dès lors plus déportés et ceux se présentant à la frontière sans visa bénéficient d'un *Temporary Protection Status* (TPS) d'une validité de 3 ans.

Un an après le tremblement de terre, en 2011, seules les déportations des ressortissants haïtiens ayant commis des crimes graves ou considérées comme des menaces à la sécurité publique des États-Unis, reprennent.

Dans les années qui suivent, au sud du continent la situation économique se dégrade au Brésil tandis qu'au nord, les États-Unis autorisent les ressortissants haïtiens sans visa à rentrer dans le territoire américain. Plusieurs Haïtiens frappés par la crise économique brésilienne tentent alors de se diriger vers les États-Unis où ils espèrent trouver un emploi.

Quoique le nombre total d'Haïtiens ayant demandé l'asile aux États-Unis depuis 2010 soit inconnu, le caractère quasi simultané de l'exacerbation de la crise économique brésilienne et de l'augmentation de l'arrivée des migrants haïtiens en provenance du Brésil, n'est pas une coïncidence. À partir d'Octobre 2015, des milliers de migrants haïtiens quittent le Brésil pour se diriger vers les États-Unis, avec l'espoir d'y trouver de meilleures opportunités.

Un an plus tard, l'augmentation continue des arrivées d'Haïtiens aux frontières américaines conduit le *US Immigration and Customs Enforcement* à qualifier la situation d' « urgence ». Le 22 Septembre 2016, le département de *Homeland Security* annonce la reprise complète des

déportations vers Haïti. Jeh Johnson, secrétaire d'état au Homeland Security justifie la levée du moratoire sur les déportations citant « une amélioration des conditions de vie en Haïti ».

Désormais, tout ressortissant Haïtien qui aurait reçu l'autorisation d'entrer aux États-Unis avant le 22 septembre, court maintenant le risque d'être déporté vers Haïti. Pour tous ceux qui ne possèdent pas l'autorisation d'entrer dans le territoire américain, la demande d'asile est la seule alternative. Pour obtenir celle-ci, les requérants doivent convaincre les agents frontaliers de l'existence de risques plausibles de persécution dans leur pays d'origine. Ceux qui y parviennent se voient offrir l'asile, ceux qui échouent sont déportés.

Le récent ouragan Matthew qui a frappé en Octobre 2016 plusieurs régions d'Haïti a aggravé la situation avec plusieurs migrants rapportant ne plus avoir de famille en Haïti. Face à celui-ci, les États-Unis ont suspendu temporairement les déportations mais ont laissé savoir que celles-ci reprendraient dès que possible. Parallèlement, depuis la reprise graduelle des déportations vers Haïti en 2011 le gouvernement haïtien n'a que peu collaboré à faciliter le retour des déportés. En effet celui-ci n'accepterait qu'une cinquantaine de déportés par mois et aurait à plusieurs reprises refusé de recevoir des individus déportés, justifiant ces décisions par un manque d'éléments permettant d'établir la citoyenneté de ces individus.

Pris dans un cercle vicieux où chacun des pays qu'ils traversent semblent déléguer au voisin la délicate tâche de les reloger, l'avenir de ces migrants s'apparente à une énigme que peu veulent résoudre.

Quoique le moratoire ait été levé et que les déportations aient reprises, certaines personnes parviennent à être acceptées aux États-Unis après examen par les agents frontaliers. Toutefois, peu semble comprendre les critères d'acceptation. La présence de famille aux États-Unis et l'impossibilité de détenir des mineurs n'ayant pas commis d'infractions au-delà d'une certaine période, semble augmenter les chances des migrants voyageant avec des enfants ou ayant de la famille aux États-Unis.

Suite à l'acceptation par le CBP qui peut prendre plusieurs jours pour être établie, les migrants sont envoyés au *Immigration and Customs Enforcement* (ICE) qui émet selon la situation du requérant un TPS ou des documents de liberté conditionnelle (*parole*) permettant d'entrer aux États-Unis. L'ICE fixe également une date à laquelle les migrants n'ayant pas obtenu le TPS doivent se rendre à l'ICE de leur ville de destination pour poursuivre les procédures relatives à la légalisation de leur statut aux États-Unis.

Du fait de leur liberté conditionnelle, les migrants peuvent appliquer pour un visa de travail qui peut prendre jusqu'à 4 mois pour être émis. Durant cette période, les migrants haïtiens sont éligibles au *Cuban Haitian Entrant Program* et à d'autres services qui fournissent notamment une aide financière et un logement. Toutefois, ce programme prend jusqu'à 6 semaines pour se mettre en place. Cela signifie alors que pendant 6 semaines, plusieurs migrants sont sans abris, sans nourriture, sans vêtements et conséquemment très vulnérables. Ces migrants font face à des barrières linguistiques et ont peu de familiarité avec les États Unis. Quoique la majorité des Haïtiens cherchent à rejoindre des villes hors de la Californie, notamment en Floride où il existe

une importante communauté haïtienne, plusieurs migrants passent au moins 6 semaines en Californie dans des conditions précaires.

Pour ceux restés à Mexicali attendant d'être reçus à la frontière, le délai d'attente est maintenant de près de 3 mois.

### III- DU BRÉSIL AU MEXIQUE : PÉRILLEUX VOYAGE

Dans des conditions sensiblement similaires à celles dans lesquelles les premières vagues d'Haïtiens sont arrivées au Brésil avant l'émission de visas humanitaires, les Haïtiens tentant de rejoindre la frontière Nord du Mexique voyagent pendant en moyenne 3 mois. Durant ce voyage ils doivent faire affaire avec des 'coyotes' : des passeurs à qui ils remettent d'importantes sommes pour traverser illégalement les frontières sans aucune garantie de ne pas être interpellés ultérieurement et expulsés par la police une fois dans le pays.

Entre 3000 à 4000 dollars américains en moyenne par personne et une traversée de 9 pays, c'est-à-dire 9 frontières et 9 fois un risque réel de ne pas pouvoir continuer la route: tel est le prix à payer pour atteindre les États-Unis.

Tous prennent la même route dont l'itinéraire a été révélé par d'autres personnes ayant fait ce chemin: Brésil, Pérou, Équateur, Colombie, Panama, Costa Rica, Nicaragua, Honduras, Guatemala et finalement, la frontière sud du Mexique. C'est au port d'entrée de Tapachula qu'ils reçoivent un document comportant leur nom et déclarant qu'ils ont 21 jours pour quitter le Mexique. C'est durant cette période qu'ils progressent vers la frontière Nord où leur épopée se soldera par une entrée aux États-Unis ou par une déportation vers Haïti.

Au cours de leur parcours, tous me diront avoir vu de près la mort, que ce soit en passant à côté de cadavres, de personnes amputées suite à une chute ou en se retrouvant eux-mêmes dans une détresse qu'ils n'avaient pas anticipée.

Tous ont témoigné du décès d'enfants, de femmes, de familles, tous égaux devant l'impitoyable danger de ce parcours.

Ayant bravé forêts, montagnes, déserts et rivières, tous mes répondants insisteront particulièrement sur la frontière entre la Colombie et le Panama où plusieurs affirment avoir vu des personnes glisser du haut des falaises, seules ou parfois avec leurs enfants.

Le danger est tel que la police du Panama est présente sur certains tronçons du chemin emprunté par les migrants afin d'empêcher le voyage de nuit et d'indiquer aux migrants les endroits qui sont plus sûrs pour minimiser les risques d'accidents.

Aux dangers de la nature s'ajoutent ceux que représentent les personnes malintentionnées. Ainsi Paul<sup>1</sup> me raconte qu'il n'est pas rare dans certains pays de se faire dépouiller de son argent et de ses biens par des hommes armés. En transit dans des pays dans lesquels ils n'ont aucun statut, ces

---

<sup>1</sup> Prénom modifié



migrants ne peuvent risquer de se rendre à la police pour déclarer les agressions qu'ils ont subies et se retrouvent ainsi sans recours.

Pour les familles de ces migrants restées en Haïti, les dangers et périls certains de ce voyage, pèsent bien plus lourd que les possibilités de rejoindre les États-Unis. Pour ces raisons, plusieurs décident de ne pas révéler leur décision de prendre la route des États-Unis. Une douzaine d'hommes migrants rencontrés dans un refuge à Mexicali me confirmeront d'ailleurs tous que jusqu'à présent leur famille les pense au Brésil.

#### IV- TÉMOIGNAGES : PAROLES DE MIGRANTS

Les propos rapportés ne représentent que les opinions et les expériences des personnes interrogées. Toutes les entrevues ont été enregistrées après obtention préalable du consentement des participants. Afin de préserver l'anonymat tous les noms ou éléments permettant d'identifier les répondants ont été supprimés ou modifiés.

A- Discussion de groupe, 4 Décembre 2016

*« On dit souvent nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. »*

*Après m'être présentée aux responsables du gérant et après avoir expliqué la raison de ma visite, deux hommes acceptent de me parler. Progressivement d'autres hommes prennent place à nos côtés. Nous serons une quinzaine à échanger pendant environ une heure sur un des bancs du gymnase converti en refuge où ils vivent tous depuis leur arrivée à Mexicali.*

-Si on repart au tout début, pourquoi avez-vous décidé de partir d'Haïti?

Homme 1 (H1) : Et bien, pour certains, il y en a qui ont décidé de sortir d'Haïti pour rentrer au Brésil par rapport à [leur] situation, par rapport au chômage. Certains ont migré au Brésil pour chercher quelque chose de nouveaux. De nouveaux horizons. C'est comme ça.

-Est-ce que ça c'était avant le tremblement de terre ou...?

H1: C'est après le tremblement de terre.

- Et avant comment les choses étaient?

H1 :C'était facile. Tout le monde n'avait pas à partir de son pays, [ou] du moins [à] émigrer dans un autre pays. Ils restaient chez eux pour travailler, avec plus ou moins quelque chose à faire.

-Donc le tremblement de terre a vraiment changé la situation?

H1 :Voilà.

*À ma surprise, mon interlocuteur ne s'étend pas plus sur les conséquences du tremblement de terre. Je poursuis la conversation en tentant de comprendre comment le Brésil est devenue une destination de prédilection pour tant d'Haïtiens.*

-Puis pourquoi le Brésil? Pourquoi pas Cuba ou les autres pays?

H1: C'était pas facile.

-Pour les autres pays?

H1: Pour les autres pays. Parce que moi j'avais pas...je n'avais pas de visa au Brésil. J'aurais préféré aller en France, aux États-Unis [...]. Mais après [j'ai vu] que ce n'était pas facile d'aller dans les autres pays lointains alors je me [suis rendu] au Brésil.

-Et c'est vrai pour vous tous? Est-ce que vous avez essayé d'autres pays d'abord ou directement le Brésil?

H1: Non. On passe par plusieurs pays pour aller au Brésil.

*Ne m'étant pas bien faite comprendre je reformule ma question.*

-Donc tout le monde est sorti d'Haïti pour aller au Brésil?

H1:Oui.

Homme 2 (H2) : Non, pour...il y a certains qui avaient des visas. Moi j'avais pas de visa. J'ai transité dans d'autres pays pour aller au Brésil.

-Et quand vous arrivez au Brésil comment ça se passe?

H1 : Ah c'était bien parce qu'il y avait beaucoup d'emplois là-bas, tout le monde travaille. Chacun a [ses] papiers pour travailler, surtout la carte de travail. [Puis] tout le monde est tombé dans une galère, il n'y avait pas de boulot...

-Pourquoi? À partir de quelle année?

H1 : Disons 2014

*D'autres hommes précisent sa réponse*

« 2013 »

« 2013 à 2014 ».

H1 :... vraiment dégueulasse.

-Donc il n'y avait plus de travail?

H1 : Il n'y avait plus rien.

-Et là qu'est-ce que vous...comment vous avez pensé à aller ailleurs? Pourquoi les États-Unis?

H2: Ah beh, c'est comme ça. L'homme est un être pensant. Tout le monde est en train de penser « qu'est-ce qu'on doit faire, on doit retourner en Haïti? » Non, c'est plus difficile en Haïti qu'au Brésil. Qu'est-ce qu'on pouvait faire? On a pensé avec certains à prendre des informations et comme ça tout le monde a décidé de faire le même chemin.

-Et comment vous communiquez? Comment vous savez qu'il faut sortir du Brésil pour aller en Équateur, par exemple?

H2 : On a fait des recherches. Il y a internet. Tout le monde fait des recherches pour savoir quel chemin [prendre] pour tenter [d'aller] jusqu'aux États-Unis. [Comment] passer de quel pays à quel pays.

-Donc raconte : quand vous arrivez dans un pays, comment ça se passe? Raconte-moi. Quand tu arrives en Équateur, tu fais quoi?

H1 : Équateur, bon pour moi c'était pas trop compliqué, c'était bien facile. Mais tous les pays où nous sommes passés, le seul pays [compliqué] c'est Nicaragua. Je crois que c'est Nicaragua.

-Pourquoi?

H1 : Ils ne voulaient pas.

-Ils ne voulaient pas vous laisser rentrer?

H1 : Non. C'est difficile.

-Et qu'est-ce que vous faites dans ces cas alors?

H1 : On a fait des démarches...on appelle des personnes et comme ça on entre.

-Et ça prend combien de temps ces démarches?

H1 : Disons que moi j'ai passé 22 jours.

*Les migrants haïtiens qui tentent d'aller aux États-Unis passent tous quelques jours en détention à la frontière lorsqu'ils sont interrogés par les agents frontaliers. Je veux alors clarifier si les conditions d'attente sont les mêmes dans d'autres pays lorsque le délai est aussi long et les démarches compliquées.*

-22 jours? Et vous êtes où? Vous êtes dans un endroit tous ensemble? Vous êtes en prison?

H1 : En prison, non. Personne n'était en prison.

-Et quel est votre statut quand vous passez dans les pays comme ça?

H1 : [...] Moi je ne change pas de nom, c'est toujours comme ça, Sauf que j'avais dit que j'étais congolais.

-Pourquoi?

H1 : Parce que je n'ai pas voulu donné ma nationalité.

-Pourquoi?

H1 :Parce que je ne veux pas.

*Je remarque qu'il devient tendu alors qu'il répète à nouveau sa dernière phrase.*

H1 :Je ne veux pas.

*Il a été rapporté plusieurs fois que beaucoup d'Haïtiens prétendent être des ressortissants de pays africains lorsqu'ils se présentent aux différentes frontières précédant celles des États-Unis. Ne sachant pas si cette excuse est plus utilisée depuis que le moratoire a été levé ou si elle a toujours été utilisée car il s'agissait de se présenter comme des réfugiés d'un pays lointain, fuyant des conflits, je cherche à entendre son raisonnement. Face à son absence d'explications, j'avance une hypothèse.*

-Parce que vous pensez qu'ils vont vous renvoyer [en Haïti]?

*Il confirme mon hypothèse selon laquelle prétendre venir d'un pays tristement connu pour sa situation politique instable et situé dans un autre continent, réduit selon eux les chances de déportation.*

H1 : Parce qu'on va nous déporter. On [nous] a mis ça en tête.

-Et ils ne vont pas vous déporter au Congo?

H1 : Ah beh, voilà...

*Je tente de détendre l'atmosphère en disant à voix haute l'implicite raison pour laquelle ils prétendent venir du Congo pour ne pas faire face à la déportation.*

-Parce que le Congo a trop de problèmes déjà, c'est ça?

*Nous rions brièvement, amèrement, parce que nous sommes tous conscients que lorsqu'il s'agit de légitimer sa présence sur un territoire, les réalités politiques instables des uns peuvent être les échappatoires des autres.*

[...]

- Donc vous rentrez dans un pays : comment vous savez à qui parler justement quand vous avez vos problèmes? Quand vous n'arrivez pas à passer la frontière? Est-ce qu'il y a quelqu'un qui vous aide, qui vous donne des conseils ?

H1 :Ah beh oui, il y a tout ça. Il y a tout ça. C'est ce qu'on appelle chez nous « rakètèr ». Il y a des gens comme ça, qui t'aident à traverser la frontière du Nicaragua jusqu'à Honduras.

-Et ça coûte combien?

H1 :Ah ça coûte beaucoup. Parce que moi j'avais dépensé 1200\$.

-Juste pour ça?

H1 :Juste pour passer.

-Nicaragua? Vous tous? 1000\$?

*Ils hochent tous la tête.*

H2 :Moi j'ai payé 1100\$.

-Pour passer au Nicaragua?

H2 : *Si* (« oui »). Seulement.

-Et ça c'est pour une personne?

H1 et H2 : Pour une seule personne.

-Et ces rakétèrs, qui ils sont?

*Sa réponse m'indique qu'aucun d'eux ne sait qui sont ces personnes du fait de l'absence d'interaction autre que celle du paiement pour avoir un guide.*

H2 : On a voulu seulement passer. Il n'y a rien. Il n'y a rien. C'est juste pour passer. Ils nous font traverser...

-Puis eux ils vous font passer et ils attendent la prochaine personne?

H2 :*Si*. Il retourne pour faire la même chose [avec] les autres personnes.

-Et est-ce que vous rencontrez la police parfois? Comment ça se passe?

H1 : On [est] passé dans les forêts pour ne pas rencontrer la police.

-Mais qu'est-ce qui se passe [quand vous rencontrez la police] ? Est-ce que vous connaissez des gens qui traversaient et qui ont rencontré la police quelque part? Comment ça se passe dans ces situations?

*Il m'explique alors que les rakétèrs sont organisés de sorte à pouvoir éviter le plus possible la police, notamment par un système de rotation de guides et d'itinéraires. Je comprends aussi par sa réponse qu'aucun d'eux n'a jamais rencontré la police lors de leur voyage.*

H2 : C'est comme une organisation. Il y a président, vice-président, etc. Ici le président est ici et le vice-président dans [un] autre pays. Dans chaque endroit il y a une personne. Dans chaque endroit. Par exemple nous sommes 20 alors nous allons emprunter Nicaragua et la première personne qui nous conduit là-bas pourrait s'arrêter [...] après 3h de temps. Une autre personne [vient pour] 2h de temps. Une autre personne [vient] jusqu'à l'arrivée. C'est [un] guide. On appelle ça « guide ». Mais le voyage n'a pas été facile. On dit souvent nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. Alors vous êtes ici, vous nous entendez parler, mais jamais vous allez nous comprendre parce que vous n'étiez pas là-bas. C'est un parcours mortel. Mortel. Où même les bêtes sauvages refusent de l'emprunter. Même les bêtes sauvages.

*Je comprends qu'il revit alors qu'il prononce ces mots des moments de son parcours que je ne saurais imaginer. Je tente alors de mieux comprendre leur raisonnement pour s'exposer à de tels dangers.*

-Alors pourquoi vous, vous décidez de l'emprunter?

H2 : Personne ne savait. Personne ne savait comment était [le parcours]. C'était difficile parce que quand on n'a pas un visa c'est difficile d'aller dans un autre pays pour transiter, faire des escales. Mais en effet, nous avons fait des escales. En tapis noir. En cachette. Nous avons emprunté 9 ou 8 pays du Brésil jusqu'au Mexique.

*Un homme à ma gauche précise « 10 pays ».*

H2 : Et avant d'entrer au Brésil, beaucoup de personnes ont déjà emprunté d'autres pays car il y a des Haïtiens qui étaient en République Dominicaine [puis] de République au Brésil pour travailler. Mais la vie au Brésil n'était pas favorable. Le salaire, ouf, n'était pas favorable pour une personne quoique nous ayons des permis pour travailler. Mais comme il vient de dire, c'était vraiment dégueulasse.

Parfois nous [ne pensions pas] à d'autres choses. Seulement à avoir une autre vie [...] en dépit de tout. Mais Dieu y était et Dieu y est alors...

-J'ai parlé à d'autres personnes avant de venir ici. Ils m'ont tous dit la même chose, que c'est vraiment difficile. Tu marches dans les rivières, il y a les montagnes, tu vois des gens qui glissent, qui tombent, il y a des gens qui meurent, que c'est vraiment difficile...

*Ils m'écoutent et hochent tous la tête.*

H2 : Oui

...Et moi je ne connais pas ça. Mais je vous entends et je me dis comment c'est possible que le gouvernement haïtien accepte que son peuple préfère passer à travers tout ça plutôt que de rester en Haïti?

H2 : La décision est personnelle.

-Mais il y a beaucoup de personnes qui prennent la même décision donc ce n'est pas une coïncidence.

H2 : Oui, mais je sais, mais pas d'Haïti pour arriver ici.

H1 : C'est du Brésil.

-Oui, mais ils partent tous du Brésil. Personne ne pense à rentrer en Haïti.

H2 : Non.

-C'est ça ma question. À quel point la situation est mauvaise en Haïti et à quel point les choses ne vont pas changer en Haïti pour que vous tous vous préféreriez vivre tout ce périple-là plutôt que de rentrer en Haïti?

Oui mais, écoutez. Nous ne sommes pas des politiciens. [...] « Si on ne peut pas vivre sous un ciel, il faut partir vers d'autres soleils [...] ». Et Lucien Masson déclare « ce que l'homme a reçu à la naissance suffit seulement à faire de lui un être animé ». C'est-à-dire que nous sommes nés en Haïti, nous sommes des haïtiens, mais si la situation est difficile... nous devons emprunter d'autres voies.

-Donc vous pensez que ça ne va jamais changer?  
*Il répète dubitatif mon dernier mot, comme si cette option lui paraissait peu probable.*

H2: Changer?

-Mais si tout le monde s'en va...

*Je ne peux terminer ma phrase que plusieurs d'entre eux manifestent leur désaccord.*

H2 : Tout le monde ne s'en va. Ce n'est pas toute la population.

*Je nuance mes propos.*

-Beaucoup s'en vont.

H2: Oui beaucoup s'en vont, mais n'oubliez pas qu'Haïti a une population de plus de 10 millions d'habitants. Et en dépit de tout, nous, nous aimerions vous demander de faire passer ce message pour nous à la société canadienne. Il y a des jeunes ici. Nous ne sommes pas des sots. Il y a des professionnels ici. Il y a des personnes qui ont étudié à la faculté. S'il vous plaît, que la société canadienne fasse quelque chose pour nous étant Haïtiens. Pour nous qui sommes Haïtiens. Parce que le Canada peut aider. Quand on dit souvent « vouloir c'est pouvoir », le Canada peut aider. Et le Canada est un pays très, très vaste, plus grand que les États-Unis. Et le Canada est moins peuplé que les États-Unis. Beaucoup de gens prennent la route, beaucoup de gens [meurent].

*Il répète sa phrase en insistant sur chaque mot.*

Beaucoup de gens sont morts. Dans la rivière, dans les montagnes. Personne ne sait, sauf nous [...] car nous avons vu des morts, des femmes, des hommes, des enfants. Mais en dépit de tout, ce que nous savons : Dieu y est. C'est la force que nous avons. C'est la force que nous avons pour dépenser 5000 dollars [en] peu de temps mais avant de gagner 5000 dollars nous avons passé des années. Des années pour avoir 5000 dollars.

*Ils m'expliquent alors que tous ont utilisé leurs économies et des emprunts pour réaliser ce voyage. Je demande à quel moment ils ont averti leur famille respective.*

H1 : Je [n'ai] pas voulu [les avertir]. Parce que je sais que ce voyage c'est vraiment mortel.

-Vous avez tous voyagé seuls ou avec des familles?

H1 : Moi je suis seul.

-Vous êtes tous seuls?

H2 : Oui, chacun de nous ici présents.

-Donc vous avez dit à votre famille « ok je m'en vais seul », puis eux...

H1 :Moi je n'ai rien dit. Jusqu'à présent.

-Ils ne savent pas?

H1 :Non.

-Qui a prévenu sa famille?

*Un homme lève discrètement sa main.*

-Toi tu as prévenu? Qui d'autres?

*Aucune autre personne ne bouge et tous gardent le silence.*

-Non? Donc votre famille pense que vous êtes où?

H1 : Ah beh, jusqu'à présent je suis au Brésil.

-Ah oui? Et quand vous allez arriver aux États-Unis là vous allez leur dire?

H1 : Ah *si...* parce que je ne peux pas dire. C'est vraiment, c'est vraiment, c'est vraiment un voyage mortel. [...] C'est moi qui ai décidé de partir. C'est moi qui savais. C'est mon problème. C'est moi qui ai pris ma décision.

-Et qu'est-ce que vous savez sur les États-Unis? [...] Est-ce que vous avez des contacts avec des gens qui sont passés ou non? Des gens qu'on a appelé et qui sont passés de l'autre côté?

H2 : Oui il y a des personnes qui ont réussi et il y en a d'autres qui n'ont pas réussi.

-Et vous vous connaissez des gens, vous savez qui a réussi?

H2 :Ouais

-Et comment ça se passe? Ils vous ont expliqué?

H2 : Bon, en effet, ils voulaient une autre vie. C'est pour cela qu'ils voyagent, ils voulaient une autre vie. Quand on arrive aux États-Unis, qu'on travaille ou non, l'atmosphère seulement est...[l'atmosphère] nous fait savoir qu'il y a un autre monde. Un autre type de monde

-Vous ne pensez pas au racisme? Aux personnes qui votent Trump? Au mur? Tout ça, ça ne vous inquiète pas?

H2: Le racisme, le racisme est partout.

H1 :C'est dans le monde...

-Oui mais quand le président [a des propos racistes], ça [pourrait signifier] autre chose.

H2 : Ahh ok, surtout pour la déclaration qu'il a faite. Mais n'oublie surtout pas, déporter des Haïtiens, ce n'est pas le président qui vient d'être élu. C'est "le Noir".

-Ça ne vous fait pas plus peur justement? Si même « le Noir » faisait ça, qu'est-ce que lui va faire?



*Tous se taisent pendant plusieurs secondes. Le silence sera brisé par un homme qui dira « moi ça m'inquiète »*

H2 : Non, non, mais écoute : la peur, c'est quoi? On n'a peur de rien. On n'a peur de personne sauf de soi-même. C'est ça. [...] Il est un homme en dépit de tout. [...] On reste quand même très optimistes.

-Dans tous les cas ce sera mieux pour vous? Selon vous c'est mieux d'être aux États-Unis que d'être ici?

H2 :Bon, bon,bon...il serait mieux parce que jusqu'à présent ici nous ne faisons rien.

-Est-ce que vous avez essayé de travailler?

H1 : À quel titre?

-Je sais qu'à Tijuana ils engagent des gens, non?

H2: Quel travail?

H1: C'est pas un travail déclaré.

H2: Nous n'avons pas de papier. Rien.

-Et là-bas vous allez avoir des papiers?

H1: Et beh oui. Un contrat de travail quand même.

-Donc vous arrivez aux États-Unis et on vous donne le droit de travailler?

H1: Oui, de travailler.

-Pour combien de temps?

H1: Au moins 3 ans.

-Peu importe votre éducation, peu importe vos...

H1: Peu importe. [...]

-Et les gens qui ne sont pas passés, pourquoi ils ne passent pas?

*Aucun d'eux ne répond et leur silence révèle un mélange déconcertant d'angoisse, de doute et de manque d'informations par rapport à un examen qu'ils subiront et dont ils ne connaissent pas les critères d'acceptation. Je répète ma question et l'un d'eux dira ce que tous semblent s'être résigné à accepter: les chances de passer sont maintenant minimales.*

H2 : Bon, avant, les États-Unis n'avaient pas signé de déporter les personnes qui empruntent cette voie. Mais ...c'est au mois de Septembre. Le 22 Septembre, qu'on a signé la déportation. C'est maintenant que ça devient difficile. C'est pour cela que nous n'avons...la chance est minime pour réussir.

-Et qu'est-ce que vous dites aux gens qui pensent que les migrants doivent partir et que tout ça c'est des problèmes en plus? Qu'est-ce que vous dites aux gens qui pensent comme ça?

*Son refus de tenter de changer les mentalités des personnes ayant des opinions contre les migrants me surprend.*

H2 :Mais chacun a sa vie, quoi. Chacun a sa vie.

-C'est tout? Vous ne voulez pas leur dire de comprendre votre situation, de se mettre à votre place?

*La réponse courte et précise d'un autre participant me laissera comprendre que cette première réponse n'est probablement pas étrangère à la lassitude de devoir constamment se justifier et se répéter.*

H1 : Ils savent bien notre situation.

-Il y en a qui ne savent pas.

H1 :Ils savent bien. Ils savent bien. Nous sommes des Haïtiens, ils savent bien. Ceux qui traversent depuis Haïti, ils le savent bien. Parce qu'ils ont décidé de planifier, ils savent bien.

H2 :En dépit de tout, c'est ça. C'est ça la vie. La vie, on dit souvent « tant de vie tant d'espoir ». C'est l'espoir que nous avons. Aujourd'hui si nous vivons c'est grâce à l'espoir. Puis nous avons Dieu. C'est tout.

*Entendre d'eux-mêmes que ce phénomène migratoire est connu de plusieurs acteurs et n'amène cependant aucun changement conséquent, me conduit à demander si face à l'afflux de personnes migrant vers le nord du continent depuis l'année dernière, des ressources ont été mises en place pour répondre à certains besoins des migrants.*

-Quand vous voyagez comme ça sur le chemin, si quelqu'un tombe malade, si quelqu'un se blesse, qu'est-ce que vous faites?

H2 : Oh mon Dieu, il n'y a pas d'hôpitaux. Il n'y a rien.

*Je cherche à confirmer qu'aucune ressource n'a été mise en place en dépit du nombre croissant de migrants empruntant la même route.*

-Donc il n'y a aucune assistance pour les migrants?

*Ma question paraît naïve et tous émettent un rire fataliste.*

H2 : Mais quelle assistance possible? Nous n'avons rien. Nous sommes dépourvus de tout. Si quelqu'un tombe malade...qu'il prie Dieu. Rien d'autre. Nous n'avons pas d'alcool [à friction]. Rien. Car en dépit de tout, moi personnellement, j'ai dit « Bon, mon Dieu tu sais tout. J'ai fait tout ce que j'ai pu alors tu pourvoiras. Tu pourvoiras ». Rien d'autre. Je suis avec mon ami. S'il tombe malade en Colombie, Panama, etc, c'est une autre affaire. Mais s'il tombe malade entre la Colombie et le Panama, dans les monts, dans les rivières, on ne peut rien faire. Soit que nous continuons, soit qu'il reste. Et s'il reste...désolé.

H1 :C'est la mort.

-Qu'est-ce que vous aimeriez dire au gouvernement d'Haïti?

H2 :Bon, semble-t-il, il y a des gens qui ont des oreilles mais n'entendent pas. Alors on dit souvent « la raison du plus fort est toujours la meilleure », c'est une fable de Lafontaine. Mais les responsables savent tout, savent la misère des Haïtiens, surtout après 12 Janvier 2010. Mais ils restent comme des incompetents. Seulement s'enrichir avec l'argent du pauvre. Ils deviennent des usufruitiers, *right*? C'est-à-dire que notre argent, nos biens, nos immeubles, ils les encaissent. Et nous aimerions que le gouvernement haïtien fasse quelque chose pour nous, au moins qu'il parle au gouvernement américain [afin] de nous accepter quoi.

[...]

-Les gens qui veulent partir, vous leur diriez quoi? Les gens qui sont en train de penser à faire la même chose que vous? À faire le même trajet? Des gens qui sont soit toujours au Brésil ou en Haïti et qui pensent à sortir aussi et venir ici, vous leur dites quoi?

H2: Non, il y a quelque chose à ne pas oublier. Avant la déclaration, nous étions déjà dans le chemin pour arriver jusqu'ici. Mais depuis après le 22 Septembre je pense que [ils] sont restés là-bas au Brésil. Vous me comprenez? Parce que nous sommes déjà sur la route, on ne peut pas retourner, il faut avancer.

Et nous aimerions dire au gouvernement américain de prendre en charge, de nous prendre en charge. Car après avoir dépensé beaucoup d'argent, gaspillé tout ce que nous avons, nous demandons, nous aimerions à ce que le gouvernement américain nous fasse cette faveur de nous laisser entrer aux États-Unis. Nous ne sommes pas des bandits. Nous ne sommes pas des voleurs. Il y a beaucoup de professionnels ici. Nous sommes des responsables. Oh mon Dieu! Qu'ils prennent notre condition en charge. Qu'ils nous prennent en charge. Qu'ils nous prennent en charge. Car nous avons laissé le Brésil depuis Août, depuis le mois d'Août. C'est-à-dire que nous ne savons pas si les États-Unis auraient à déporter des immigrants. C'est par [ma voix que] tous les Haïtiens ou tous ceux étant ici, disent aux américains de nous laisser entrer aux États-Unis. De nous donner une dernière chance. De nous donner une dernière chance. Je le dis, je le dirai toujours : nous ne sommes pas des voleurs. Nous ne sommes pas des bandits. Nous sommes des personnes responsables. C'est le cri, c'est le cri de chacun d'entre nous ici.

-Est-ce que vous aviez pensé à émigrer aux États-Unis de manière légale? Est-ce que vous avez essayé? À partir du Brésil, quand la situation s'est aggravée?

H1: Nous n'avons pas essayé.

H2 : Bon moi j'ai essayé.

-En tant que quoi? Professionnel ou...?

H2 : J'ai travaillé dans une entreprise, j'ai tout réglé, tous mes papiers quoi. Et puis j'ai pris un rdv mais tout a été avorté par un échec. Tout a été soldé par un échec.

-Pourquoi? Ils ne le disent pas?

H2 :Bon, seulement que je n'étais pas compétent pour...pour visiter les États-Unis. Seulement ça. On m'a dit je peux revenir quoi mais...c'est...

-Est-ce qu'il y en a d'autres qui ont essayé? D'émigrer légalement?

*Aucune d'eux ne répond par l'affirmative.*

-Non? Pourquoi pas?

H1 :Tout le monde a des doutes. C'était pas facile.

*Je suis surprise d'entendre que les procédures administratives de demande de visa leur semblaient plus pénibles qu'une traversée de 9 pays. Cette réponse me confirme ce que je savais déjà. Tout comme ceux qui ne se sont jamais retrouvés dans une telle situation, mon expérience ne me permettra que d'entendre plutôt que de véritablement intérioriser les raisons conduisant à un voyage si dangereux.*

-Vous aviez des doutes sur l'obtention d'un visa mais pas sur la traversée de 9 pays?

H1 : C'était pas facile. Passer [par] nos agents pour aller faire une demande de visa et après on [échoue]. C'est pas facile.

-Mais là non plus vous ne savez pas ce qui va se passer.

H1 :Mais quand même on est déjà là.

-Donc pour vous c'est déjà un succès?

H1 :On avait des espoirs...

*Il est interrompu dans sa réponse.*

H2 :Non, c'est un succès parce que nous avons la vie. C'est un succès pour la vie. Mais pas pour autre chose. Maintenant nous sommes au Mexique et notre objectif c'est d'émigrer aux États-Unis. Notre objectif c'est ça.

-Ca fait combien de temps que vous êtes arrivé ici vous?

H2 : Je suis ici depuis le 21, le 21 Octobre.

-Donc un mois et quelques semaines...

H2 : 1 mois et quelques semaines

-Vous tous aussi? Depuis combien de temps? 1 mois et quelques?

H1 :Pareil...

H3 :Mois d'Octobre

H2 :Et...Mais avant c'était pas comme ça. On [ne passait pas] tout ce temps-là. On pouvait passer une semaine, 4 jours, 5 jours [avant d'être appelé à la frontière]. Mais maintenant, je vais devoir attendre un mois et demi, et après? [Ca fera] plus de trois mois ici. Mais j'ai 4 mois quoi. De Août...

*Du fait de la diminution du nombre de migrants reçus par les agents frontaliers, le séjour de beaucoup au Mexique dans les refuges va s'étendre de plusieurs semaines. Je demande à savoir comment sont les conditions de vie dans le refuge où ils logent en attendant d'être appelés à la frontière.*

H2 : Nous sommes des passagers. Nous sommes de passage. Nous nous occupons. Parce que, en dépit de tout nous ne pouvons rien faire ici. On nous a reçus, qu'est-ce que nous pouvons dire? Ce n'est pas parce que nous sommes migrants [que] nous ne pouvons pas apprécier l'aune, c'est-à-dire [que] nous ne pouvons pas apprécier les choses à leur juste valeur. Non. Au contraire. Mais nous sommes ici comme des émigrants. Nous sommes tous des incompetents pour certains. Ouais. Nous sommes tous des incompetents pour certains. [...]. La vie c'est ça.

-----

B- Entrevue avec Jean, 4 décembre 2016

**« Parfois je me demande, [...] la majorité des pays noirs, pourquoi nous souffrons tant? »**

*Jean est père de 2 enfants et époux. Jean et sa famille ont tous les 4 quitté le Brésil pour le Mexique il y a de cela 3 mois. Nous nous parlons dans le refuge où lui et sa famille vivent.*

-Tu m'as dit que ça fait un mois que tu es ici. Comment tu es arrivé ?

J : J'étais au Brésil. La situation du pays ne fonctionnait pas. Manque de travail. J'ai ma famille, je pense à chercher le meilleur dans un autre pays. C'est à ce moment-là que [j'ai pensé] à partir.

-Tu es resté au Brésil combien de temps?

J: 3 ans.

-Tu es rentré au Brésil après le tremblement de terre?

J: Juste après. Le 25 Février 2012. *Il se corrige.* 2013.

-Est-ce que c'était facile d'aller au Brésil pour toi?

J: Ce n'était pas facile.

-Comment tu as fait?

J: J'ai pris un avion pour aller en Équateur. De l'Équateur j'ai pris l'autobus pour arriver au Brésil. De là les gens du Brésil [donnaient] les papiers. [...] Je suis parti tout seul en premier.

-Quels papiers?

J: Une autorisation. Un papier pour travailler.

*Je profite de sa réponse pour essayer de comprendre mieux le système d'obtention de permis de travail au Brésil dans ce temps.*

-Même si tu n'avais pas d'emploi?

J: J'ai passé un mois sans travail après j'ai trouvé un emploi. [...] Pendant 8 mois. Après j'ai quitté ce travail. Je suis allé à Santa Catalina et j'ai travaillé dans un restaurant.

-C'est facile de trouver un travail?

J: [Actuellement] non mais dans ce temps-là c'était très facile.

-Et pendant tout ce temps, ta famille était en Haïti?

J: Oui. Après deux ans je les ai fait rentrer. [...] J'ai envoyé les papiers, le visa. Ils sont rentrés légalement mais moi non. Au Brésil quand tu as les papiers tu peux envoyer 4 invitations à ta famille et je les ai fait rentrer.

-Donc ce n'était pas compliqué?

J: Ce n'est pas compliqué si tu as de l'argent.

-Tu les as fait rentrer en quelle année?

J: C'était 2 ans après : 2015. De là, quand ma famille m'a rejoint j'ai continué à travailler. Ce n'était pas facile pour ma femme de trouver un emploi. Elle a passé tout ce temps sans travail. C'est pour cette raison...

-...que vous avez décidé de partir?

J: Oui. Tu as une femme, des enfants, la situation économique n'est pas facile. Pour payer une maison c'est la moitié du salaire, pour manger, pour acheter les habits, ce n'est pas facile. À partir de ce moment ma vie n'a plus été facile. [...]

-Est-ce que tu connais d'autres personnes qui avaient le même problème? D'autres Haïtiens?

J: Bien sûr.

-Et eux qu'est-ce qu'ils ont décidé de faire?

J: Ils sont tous partis.

-Tous?

Tous. Parce que quand nous sommes dans un pays [et] qu'il n'y a pas de travail. Que devons-nous faire? Nous n'avons pas de famille pour nous aider. Nous devons partir pour aller chercher ailleurs.

-Et l'ailleurs c'était les États-Unis?

J: C'était les États-Unis. [...] Là j'ai de la famille. J'ai mon frère, j'ai ma sœur, mes sœurs. J'ai toute ma famille là-bas, en Pennsylvanie.

*Je n'avais pas anticipé qu'autant de membres de sa famille pourraient déjà être installés aux États-Unis et je m'interroge sur la manière dont eux sont parvenus à rejoindre les États-Unis.*

-Et eux comment ils sont allés là-bas?

J: Dans la même situation que moi. Mais j'ai un frère qui a passé 25 années là-bas. C'était dans un... je ne me souviens pas. Mais mes sœurs elles ont 3 mois depuis qu'elles...

-Ça fait 3 mois qu'elles sont là-bas?

J: Oui

-Elles ont fait le même chemin?

J: Le même chemin. [...] Là-bas, il y a une situation de vie [possible]. J'aimerais travailler, aider ma famille. Un jour j'aimerais vivre dans une maison. C'est juste pour travailler. Avoir de l'argent. Parce que la situation de mon pays n'est pas aussi facile. C'est des guerres, c'est des crises.

-Est-ce que tu penses que ça va être vraiment facile [aux États-Unis]?

J: Je ne pense pas. Je vais lutter. Je vais lutter. Je vais essayer de faire de mon mieux pour y arriver.

-Est-ce que ça ne t'inquiète pas le racisme [...]? Est-ce que tu préfères tout ça...

*Il ne me laisse pas finir ma phrase et sa réponse m'indique qu'à plusieurs reprises il s'est posé les mêmes questions.*

J: Ça m'inquiète beaucoup. Ça m'inquiète beaucoup. Mais je n'ai pas le choix. Je n'ai pas le choix. Je dois tenter. Si je n'y arrive pas, je ne sais pas quoi faire parce que je devrai retourner en Haïti. Parce que là c'est vraiment difficile. Ça fait 3 ans que j'ai laissé mon pays.

[...]

-Est-ce que tes enfants comprennent [la situation]? Que vous êtes en train de voyager? Comment tu leur expliques ça?

J: Dans tout le chemin quand on rencontre des difficultés, [je leur dis :] « voilà mon fils, tu dois être fort parce que nous devons lutter pour améliorer un jour notre situation parce que nous venons d'un pays qui n'offre pas d'opportunités aux jeunes, qui n'offre pas une situation favorable pour travailler. Pour vivre. C'est pour ça que nous devons lutter. Batailler. » Ils comprennent. Mon premier enfant a 9 ans.

-Est-ce que eux ils ont peur?

*Sa réponse est rapide, certaine et remplie de fierté*

J: Non. Ils sont forts.

-Ils sont forts grâce à toi?

*Il hoche la tête.*

J: Nous devons lutter. Nous devons lutter jusqu'au bout. Je me demande parfois pourquoi les, la majorité des pays noirs comme Haïti, [les pays de] l'Afrique, pourquoi nous souffrons tant? Par exemple vous prenez l'exemple d'un autre pays : le Canada, les États-Unis. Les gens circulent bien. Les gens travaillent. Les gens ont de l'argent. Et pourquoi nous non? Pourquoi nous les Haïtiens, nous les Noirs, nous les Africains...

-Pourquoi c'est difficile?

J : Pourquoi c'est difficile.

[...]

-Quand vous voyagez comme ça en famille. Quels sont les problèmes que vous avez?

J : [...] Manque d'argent parce qu'il y a des endroits quand il y a des enfants avec vous ce n'est pas aussi facile.

-Ils ne vous laissent pas rentrer?

J: Non. Ils nous laissent rentrer. Ils vont prioriser les enfants. Mais il y a des endroits vous ne pouvez pas rencontrer une personne [pour vous aider]. Par exemple quand je suis parti en Colombie pour rentrer au Panama, c'était dans le désert. Du jour à la nuit. Seulement moi et ma femme et mes enfants. Les rivières, les montagnes. Ce n'est pas aussi facile. Je ne sais pas comment expliquer.

*Il cherche ses mots. Ses phrases se coupent, inachevées. Je comprends que les fantômes de moments difficiles vécus durant ce voyage sont encore bien trop récents pour pouvoir être exprimés.*

Seulement penser à tous ces problèmes ça me rend un peu...je ne sais pas quoi dire.

*Ne pouvant qu'imaginer la difficulté et l'anxiété causées par un tel voyage, particulièrement lorsque celui-ci est réalisé en présence d'enfants, je décide d'orienter la conversation sur un aspect positif non-négligeable.*

-Mais vous avez réussi à traverser tout ça.

J: J'ai réussi à traverser. Avec ma femme. J'ai rencontré des gens morts. Il y a beaucoup de gens qui n'ont pas réussi. Beaucoup sur la route. Ils n'ont pas de nourriture, d'eau.

-Et qu'est-ce que tu leur dis quand tu vois des gens [en détresse] comme ça? Ou qu'est-ce que toi tu penses?



J: “Bon Dieu...est-ce que je peux y arriver? ». « Mon frère, allons ensemble et ensemble nous pouvons y arriver, doucement ». J’arrive dans un endroit où [j’ai pensé que] nous devions mourir. Nous devions mourir. Nous ne pouvions pas continuer. Parce que [il y avait de] l’eau, la pluie, nous n’avions rien à manger. Ce n’est pas aussi facile.

*Quoiqu’il me raconte les extrêmes dangers de son voyage, il me révèle aussi comment ils sont parvenus à tenir bon mentalement.*

Nous sommes réunis ensemble, nous prions ensemble et dès le lendemain matin nous partons. La durée de ce parcours : 3 jours. Entre Colombie et Panama.

-Quand tu es dans ces situations où tu te demandes si vous allez vous en sortir, la priorité pour toi c’est quoi? C’est ta femme et tes enfants? C’est vous tous?

J: C’est nous tous mais pour être franc, mes enfants. Mes enfants. Ils sont toute ma vie. C’est pour eux que je vais...que je lutte et que je continue à lutter. Parce que mon père quand j’étais enfant n’avait pas les moyens de m’aider. J’espère un jour donner à mes enfants tout ce dont ils ont besoin.

*Entre ses mots, j’entends depuis le début de notre conversation que l’unique but de ce voyage est d’offrir un futur à sa famille. Comme avec les autres migrants, je ne peux m’empêcher de lui demander quel futur il anticipe pour Haïti.*

-Si tout le monde sort d’Haïti, qu’est-ce qui va se passer [là-bas]?

J: Je ne sais pas. Pour moi si tout le monde avait une opportunité de sortir ce serait mieux.

*Tranchante, sa réponse revêt les sonorités de ces opinions douloureuses à partager mais qui sont le reflet de ses pensées. Je m’assure d’avoir bien compris.*

-Et de ne laisser personne en Haïti?

J: Bien sûr. Parce que nous avons un président, notre gouvernement, [c’est] seulement quand ils sont en campagne [qu’ils disent] « je vais donner une autre vie, de la nourriture... ». Quand ils arrivent [au pouvoir] ils ont pensé simplement...

-À eux?

J: À eux. Et les gens qui n’ont pas les moyens de vivre, ils s’en foutent. Ils n’ont rien fait pour nous. Pour cela qu’est-ce que nous devons faire? Nous devons partir pour rencontrer une vie...

*Quoique je ne sois pas haïtienne, faisant moi-même partie d’une diaspora et m’étant questionné plusieurs fois sur les actions à prendre pour permettre de faire évoluer les choses en Afrique, je me permets de rapprocher nos expériences de départ de nos pays d’origine respectifs et d’utiliser le pronom « on » pour poser une question à laquelle je n’ai pas de réponse certaine.*

-Mais si on part ça ne va jamais changer. Ils vont continuer à faire ce qu’ils veulent. Non?

J: Je comprends. Moi qui ai des enfants, je ne peux pas rester. Si je reste je n’ai rien à donner aux enfants. Je peux faire quoi? J’ai passé presque 14 années à l’école pour rien. Pour rien. [...]

*Ses mots disparaissent et l'amère déception qui naît d'efforts non-récompensés et de futures opportunités incertaines, devient palpable. Je reviens sur le voyage qu'il vient d'effectuer.*

-Combien de temps tu as pris pour traverser depuis le Brésil jusqu'ici?

J: Ça a duré 2 mois.

-2 mois? Avec toute ta famille? C'est rapide.

J: J'ai passé un mois simplement à Panama. Et le reste c'était très facile.

-1 mois au Panama? Tu attendais pour passer?

J: Pour passer. Parce qu'au Panama aujourd'hui ils vont envoyer à Panama city, demain dans un autre endroit, c'est un processus...

-Et tu savais où aller quand tu faisais le voyage, tu savais à quelle ville arriver?

J: Bien sûr que oui. [...] Mes amis qui étaient passés avant. Ils m'ont envoyé le parcours. Pour [traverser] au Panama ce n'était pas facile. Quand [je suis arrivé] au Panama les autorités nous [ont laissé] passer mais ce n'était pas aussi facile. Jusqu'au moment où j'ai eu des amis là-bas. Ils sont nombreux. C'est comme...comment je peux dire ça? Un processus : tu rentres avant, tu passes avant. [...]

-Ça t'a coûté combien tout le trajet?

J : Tout le trajet, pour arriver ici, moi et ma famille : 12 000 dollars US.

-Est-ce que ça coûte plus cher parce que tu n'es pas seul ou bien ça ne fait pas de différence.

J: Ça fait une différence. Si tu es seul, tu peux passer 4000 dollars, 3000 dollars, ça dépend. Pour arriver ici, moi et ma famille, 12000 dollars.

-Et ça c'est l'argent que tu avais avant de ton travail?

J: De mon travail. Et quand je n'ai pas d'argent, je demande à ma famille de m'envoyer. Ils m'ont envoyé beaucoup.

*Les décisions difficiles et l'incertitude ont été une constante dans ce voyage. Étant qu'il est un père de famille recherchant le meilleur pour lui et les siens, je me demande quels conseils il donnerait à une autre personne.*

-Qu'est-ce que tu dirais à quelqu'un qui est en Haïti qui veut faire la même chose que toi?

J : Je ne sais pas quoi dire. Ça dépend de la situation de cette personne. Ce n'est pas aussi facile. Je ne te décourage pas si tu veux partir. Tu peux partir mais tu dois penser que ce n'est pas facile. Dans le chemin tu ne peux même pas y arriver parfois. Si tu as de l'argent, essaie de faire autre chose. [Mais] si tu n'as pas d'argent tu ne peux pas partir. Maintenant, si j'étais en Haïti maintenant, je partirais.

-Tu referais la même chose?

J: Je referais la même chose.

-Malgré tout ça? Les montagnes, le désert, les rivières, les gens qui sont morts...?

J: Je peux être sincère : je préfère mourir que de vivre là-bas. Je préfère mourir 1000 fois. Parce que tu vis dans un pays, tu nais dans un pays parfois tu n'as rien à manger. Tes enfants ne peuvent pas aller à l'école. Tu n'as pas de travail, de toute façon la mort...

*J'entends alors une téméraire conviction de tenter la mort plutôt que de rester dans un pays qui ne lui offre pas d'opportunités. Je veux m'assurer d'avoir compris correctement.*

-Donc tu préfères au moins essayer de t'en sortir que de rester là-bas?

J: Je préfère 1000 fois.

-Est-ce que tu penses que ton gouvernement sait ça? Est-ce que tu penses que le gouvernement haïtien sait qu'il y a des gens comme toi qui préfèrent mourir que vivre en Haïti?

*Il hoche la tête vigoureusement.*

- Ils savent et ça ne change rien?

J: Ca ne change rien.[...]

*J'explique que j'ai migré aussi et je lui demande ce qu'il voudrait que les gens au Canada sachent.*

J: Moi, j'aimerais qu'un jour nous les Haïtiens nous puissions survivre dans notre pays. J'aimerais un jour que notre pays s'améliore. J'aimerais qu'un jour nous puissions avoir des opportunités de travailler dans notre pays. Pour être sincère, personne... s'il y [avait] des opportunités de travail, personne ne partirait. C'est un pays tropical. C'est un beau pays. Mais les gens du gouvernement, les autorités n'ont rien fait pour changer la situation. J'aimerais que les gens sachent que si nous laissons notre pays ce n'est pas [simplement] pour partir. C'est pour aller chercher quelque chose de mieux, pour améliorer notre vie, notre situation. S'il y a des gens qui veulent nous aider, c'est [en parlant] dans les radios, dans les organisations. Par exemple l'ONU, qu'ils puissent... le président ou le ministre puissent entendre notre douleur. Notre misère. Parce qu'un jour mon fils pourrait retourner en Haïti si ça change. Si ça change. Moi aussi. C'est mon pays. [...] C'est mieux de vivre dans ton pays. Tu connais les gens, la communauté, les...je n'ai pas les mots. La situation économique, le coût de vie [est] plus bas. Tu vis auprès de ta famille, tes frères, tes sœurs, ta tante, ton oncle. Ce serait mieux. Mais comme il n'y a pas de moyens nous devons sortir pour voir si ça peut changer pour nous. J'aimerais que les gens sachent que nous les Haïtiens nous sommes un peuple fort. Ce n'est pas si facile pour un Haïtien de survivre en Haïti. Un Haïtien vit avec 34 gourdes par jour. Ça ne vaut pas un dollar. Tu comprends? Parfois quand j'étais au Brésil, j'[envoyais] de l'argent à ma famille [et j'entendais] « ah je vais prier toujours pour vous parce que grâce à vous aujourd'hui nous pouvons manger ». Quand un Haïtien part pour aider sa famille, c'est aussi [pour aider] les [autres] gens qui n'ont pas les moyens de manger, de... parce que j'envoyais de l'argent à ma famille presque chaque mois quand j'étais au Brésil. C'est pour aider, c'est pour changer la situation de vie. [...]

*Alors que je m'apprête à arrêter l'enregistrement, je lui demande s'il veut rajouter quelque chose.*

Le fait de parler de Haïti, ça me fait mal de parler mal de mon pays mais c'est la vérité. C'est la vérité. Rien que la vérité. [..]

*Quelques jours après notre conversation Jean me fera savoir que sa femme et un de ses enfants parti avec elle sont passés aux États-Unis. Il pense à son tour tenter de traverser la frontière avec son deuxième enfant dans les jours suivants. Une semaine après mon retour de Mexicali, Jean me fera savoir qu'il est arrivé en Pennsylvanie. Son enfant et lui-même ont été libérés après 3 jours de détention à Tijuana. Jean a reçu un TPS de 3 ans et pense pouvoir être éligible à une résidence permanente s'il paie ses taxes et fait preuve de bonne conduite.*

-----

C- Entrevue avec Paul, 2 Décembre.

**« C'est un crime. C'est un crime extraordinaire »**

*Paul est un migrant voyageant seul, sa femme et sa fille sont en Haïti. Nous nous rencontrons pour discuter dans l'endroit où je loge. Paul n'a pas eu de conversation en Français depuis plusieurs années. Notre conversation est alors un mélange de Portugais, Espagnol et Français. Les propos ci-dessous sont retranscrits de sorte à rester fidèle aux propos originaux tout en permettant d'être compris de tous.*

P: Mon nom c'est Paul. Je suis originaire d'Haïti, je suis un Haïtien. Je suis un professionnel et je suis un génie civil. Je suis un contremaitre. Je suis un plombier. On peut aussi dire que je suis un technicien en [peinture].

-Où tu as appris tous ces métiers?

P: En Haïti. L'un des métiers que je n'ai pas appris à Haïti c'est la peinture de bus. J'ai appris ce métier-là au Brésil.

-Et pourquoi tu as décidé de faire ces métiers-là?

*Ma question initiale portait sur les raisons pour lesquelles son choix s'était porté sur ces métiers. Sa réponse m'indiquera qu'en situations difficiles, le choix est un luxe et que l'important est de survivre.*

P: Pourquoi? La raison c'est quoi? C'est... la situation de mon pays, je vous dis simplement...avant d'apprendre ces métiers-là j'avais beaucoup de choses dans ma tête, pour apprendre autre chose de plus [important]. Mais à cause de la situation, il y a des choses que je n'ai pas réussies. Ma famille [était] pauvre et n'avait pas [la] capacité de faire des [grandes choses]. C'est la raison pour laquelle je ne suis pas entré à l'université [..] et c'est la raison pour laquelle

j'ai beaucoup de métiers professionnels pour que je puisse vivre et soutenir ma famille. [...] Quand j'étais petit ma famille vivait dans la pauvreté. Mon père était cultivateur. En ce moment à Haïti la personne qui est cultivatrice n'[avait] pas une grande capacité d'élever un enfant comme il se doit[...] J'ai [dû commencer] à penser à apprendre une profession. Avec cette profession que j'ai apprise, j'ai essayé de faire des choses. De travailler un peu. [...]

-Tu as commencé à travailler à quel âge?  
P : À l'âge de 16 ou 17 ans.

-Et ton premier métier c'était quoi?

P : Contremaître. [...]

-Donc tu as travaillé en Haïti puis comment tu as décidé de partir d'Haïti?

P: C'est une chose très difficile. Très difficile. Avant de penser quitter Haïti il y a eu une catastrophe [*il fait référence au tremblement de terre*]. Je me suis marié en 2010. En l'an 2010. Mais après j'ai eu un bébé. [...] Ma petite fille [a commencé] à être malade. Très, très malade. [...] [J'ai pensé] à aller dans un autre endroit pour guérir cette petite fille. [...] Le problème s'est résolu. J'ai [dépensé] beaucoup d'argent pour faire ce travail-là [...] Beaucoup d'argent. Après cela j'ai pensé à aller dans un autre pays. Mais le pays qui avait demandé aux personnes de venir pour travailler, en ce moment c'était le Brésil. J'ai pris cette occasion pour aller au Brésil. J'ai emprunté de l'argent à la banque pour payer les billets pour aller au Brésil [...]

-Quand tu t'apprêtais à aller au Brésil, est-ce que tu avais peur de certaines choses? Est-ce qu'il y a des choses qui te faisaient hésiter?

P : Non. [...]

-Tu te disais que ta vie allait être meilleure au Brésil?

*Contrairement à sa réponse précédente, il prend cette fois-ci quelques secondes avant de répondre.*

P : On ne peut pas dire ta vie est meilleure ou non [mais] je vous dis sincèrement que Brésil est meilleur que Haïti. Pourquoi? Là on trouve beaucoup de services offerts. Haïti a *pouco* (« peu ») de services. Il manque de services pour certaines personnes, pour que les gens puissent travailler. [...]

*Comme nous parlons d'opportunités d'emploi, j'en profite pour mieux comprendre comment il a obtenu un travail.*

-Est-ce que au Brésil c'est l'employeur qui s'occupait des papiers?

P : Oui. Non. Le papier c'est [le] fédéral qui donne le papier à toutes les personnes pour qu'elles puissent travailler.

-Avant d'avoir un emploi?

P : Avant un emploi

-C'est un permis de combien de temps?

P: Un an. Chaque un an il faut renouveler. [...] Après 2 ans je suis retourné en Haïti. Il y a une association haïtienne à Caxiais do Sul [...]. Si une personne a un problème, une maladie, si cette personne avait besoin de retourner en Haïti c'est moins qui pouvais aider à le faire. Pour cela je [suis retourné] en 2015 en Haïti pour amener un enfant qui [était malade]. Après un an et 6 mois j'ai amené cette personne-là en Haïti. C'[était] la première fois que je rentrais en Haïti.

-Comment s'est passé ton retour?

P :Bon, très bien. J'ai eu des occasions de voir ma famille.

-Et est-ce que quand tu es rentré la situation d'Haïti était meilleure? Pire? Pareille?

P:*Misma coisa*. Même chose.

-Ta femme et ta fille étaient en Haïti?

P: En Haïti. J'ai fait beaucoup de processus pour faire entrer ma fille et ma femme. C'est encore pire. J'ai perdu beaucoup d'argent pour aller au Brésil.

-Pourquoi c'était difficile pour elles quand c'était facile pour toi?

P: Les endroits par lesquels je suis passé pour aller au Brésil, je n'aimais pas. Je ne voulais pas ces endroits pour ma famille. Parce que certaines routes sont très difficiles. Moi je vais faire une chose légale pour aider ma famille. Aller voir l'ambassadeur du Brésil, avoir un visa permanent et permettre que ces personnes [sa famille] puissent voyager sur ce visa permanent. Je suis allé voir l'ambassadeur brésilien en Haïti. Il a dit que ça ne sera pas facile parce que je n'étais pas encore résident. Pour cela il a dit que j'avais besoin de la résidence permanente au Brésil. Je n'étais pas résident mais mon nom était sur la liste des personnes qui devaient être résidentes mais le fédéral n'avait pas diffusé cette liste. À cause de ça j'ai eu de la difficulté à trouver mon numéro pour aller le montrer à l'ambassade. J'ai fait un plan b. Mon plan b [était] de tout faire pour aller en Argentine avec ma fille et après aller au Brésil. J'arrive là-bas mais l'immigration d'Argentine m'a demandé de retourner en Haïti.

-Pourquoi?

P: Pourquoi? J'ai posé la même question.

-Mais tu es entré en Argentine en tant que touriste ou..?

P: En tant que touriste.

-Avec ta famille?

P: Avec ma famille. J'arrive dans l'aéroport et l'immigration demande de retourner. Je demande pourquoi et ils m'ont dit qu'ils ne savaient rien. Ils m'ont demandé d'aller à l'immigration dominicaine. Je leur ai dit que je n'avais pas de problème avec l'immigration dominicaine. Si j'avais eu un problème je n'aurais pas pu rentrer en Argentine. Mais si l'immigration dominicaine accepte que je rentre en Argentine, c'est parce qu'ils ont vu que tout ce que j'avais en main était

[valide]. À ce moment-là je retourne en république dominicaine et l'immigration me dit « monsieur, tu n'as pas aucun problème pour rentrer en Argentine parce que tout ce qui est possible de faire pour rentrer en Argentine, tu as tout fait ». Pour cela je retourne en Haïti. Après quelques semaines, moi seul je rentre au Brésil.

-Pourquoi le visa pour l'Argentine...

P: Non c'est pas encore le visa. Il y a [...] une loi de l'argentine qui a dit que tous ces pays-là, j'ai vu Haïti dans ces pays, peuvent rentrer en Argentine sans visa<sup>2</sup>.

-Et pourquoi ils voulaient t'envoyer en république dominicaine?

P: On ne sait rien. On ne sait rien. Mais je vois que c'est une chose de racisme.[...] Mais je crois que l'Argentine avait un problème avec les Noirs.

-Est-ce que tu connais d'autres personnes qui ont le même problème en Argentine?

P: Je connais des personnes mais ce ne sont pas des personnes proches de moi.

-Donc vous n'avez pas pu rentrer en Argentine et toi tu es rentré au Brésil? Non en Haïti d'abord?

P: En Haïti. J'ai acheté mon passage et je suis allé au Brésil parce que j'avais le visa pour le Brésil.

-Et ça c'était en quelle année?

P : Dans l'année 2015.

-Donc tu retournes au Brésil et qu'est-ce que tu fais là-bas?

P : [Je travaille] 8 à 9 mois. Après j'ai demandé de quitter cette entreprise à cause de problème dans ma famille. Mon épouse a commencé [à avoir des problèmes de santé]. [Elle] restait à l'hôpital chaque jour et c'est la raison qui [m'a poussé] à retourner pour gérer ma famille et ma fille.

-Donc tu es rentré en Haïti?

P : Oui. Le 29 décembre 2015. Après cela je suis restée avec ma famille pour prendre tous les soins. Après cela il y a des gens de ma famille qui ont commencé à parler pour dire « Paul, viens ici, viens au Brésil. Va au Brésil et fais tout ce chemin pour rentrer aux États-Unis ».

-C'est un ami qui t'a dit ça?

P: Oui. C'est mon ami. Après cela j'ai parlé avec ma femme. Elle n'a pas accepté. Elle n'avait pas accepté d'aller [aux États-Unis]. Après cela j'essaie de communiquer avec ma famille pour faire une sensibilisation avec elle. Après cela elle a accepté.

-Pourquoi elle ne voulait pas au début?

---

<sup>2</sup> Haïti fait partie des pays dont les ressortissants ne nécessitent pas de visa pour entrer en Argentine.

Source : <https://embassy-finder.com/travel-with-haiti-passport>

P: [...] Elle [ne voulait] pas [que je laisse mon foyer]. Elle n'a pas accepté ça. Mais après elle a accepté. [J'ai dit que si] j'arrive aux États-Unis, au Canada, je vais [faire entrer] ma famille [donc] elle avait accepté [...].

-Donc finalement vous avez décidé...

P: Oui, c'est une planification.

-Donc quel était le plan? Quelles étapes tu devais faire?

P: Pour rentrer? C'est le même parcours que toutes les personnes [ont] fait. Entrer au Brésil. De Brésil, Pérou, Pérou, Équateur, Équateur Colombie, Colombie Panama, Panama Costa Rica, Costa Rica Nicaragua, Nicaragua Honduras, Honduras Guatemala, Guatemala Mexique.

-Comment vous savez où aller? Quelle route prendre dans les pays?

P: Il y a des personnes qui ont déjà fait cette route. Avant d'aller je demande à mon ami qui a fait cette route des explications. Comment je fais telle chose, comment, comment...Il a donné des explications mais ce n'est pas suffisant.

*Je veux comprendre de façon pratique comment une personne parvient à traverser par voie terrestre 9 pays qu'elle ne connaît pas et pour lesquels elle n'a pas d'autorisation légale d'y entrer. Je demande des détails.*

-Donc comment tu fais?

P: Première chose lorsque j'arrive dans un autre pays, il y a des taxis. Je demande des informations aux personnes qui conduisent des taxis. Si j'ai des informations en main je dis où je veux aller. Je paie le taxi et le taxi va et me dépose.

-La majorité du trajet tu fais en taxi? À pieds? Les deux?

P: La majorité en taxi.

-Ça coute cher?

P: Ça coute cher.

-Comment tu trouves l'argent?

P: Comment je trouve l'argent? Bon, comment...avant que je fasse la route mon ami a fait la route et m'a dit qu'il a [dépensé] 6000 à 8000 dollars américains. Moi je vais faire une planification pour trouver 7000 à 8000 dollars pour le faire.

-Donc tu as économisé 7000 à 8000 pour le voyage?

Oui, je vais faire des prêts *tambem* ("aussi"). [...]

*Si je peux effectivement visualiser que le voyage à l'intérieur d'un pays inconnu peut se faire en taxi, j'ignore tout des interactions lorsqu'un migrant se présente à une frontière des pays conduisant au Mexique. Je lui demande.*



-Qu'est-ce que tu dis à la frontière? [...]

P: Les personnes connaissent la situation, tous les jours des gens passent. Ce n'est pas le problème. Mais les gens qui restent dans la frontière ils veulent une somme aussi pour laisser passer les gens.

-Et ça c'est des policiers?

P : Des policiers.

-Donc les gens aux frontières vous laissent passer si vous les payer?

P :Oui

-Et combien vous les payer?

P : Bon, ça dépend. 100, 200 [USD]. Il y a des frontières, 100, 200, 300. Ça dépend de la personne.

-Et est-ce que ça arrive qu'ils ne laissent pas les gens passer même si tu paies?

P : Le plus souvent des personnes ont payé une somme. Après cela ils leur ont demandé de passer et après cela si la personne rencontre la police à l'intérieur, la police va demander à ces personnes de retourner à l'extérieur de la frontière. Et encore à l'extérieur de la frontière il faudra payer une autre somme.

-Ce que tu dis c'est que la police des frontières et la police à l'intérieur ce ne sont pas les mêmes personnes?

P :Non

-Et ils ne font pas les mêmes...

P :Les mêmes trajets

...les mêmes choses avec les gens qui passent?

P :Tous les policiers ont besoin d'argent.

-Donc tu peux donner de l'argent et malgré ça, ne pas passer ou être retourné. Donc toi comment tu fais pour t'assurer de passer et qu'on ne te renvoie pas?

*Je pose cette question quoique j'en réalise la naïveté. L'assurance n'existe pas dans un tel voyage où chacune des étapes n'est que peu certaine. Il me confirme qu'il est nécessaire d'abandonner le paradigme des certitudes et des probabilités élevées pour à la place se familiariser avec celui de la chance.*

P: Il n'y a pas d'assurance. C'est une chance. [...]

-En moyenne tu restes combien de jours dans chaque pays?

P : Il y a des pays où je fais 3 jours, 2 jours ou 4 jours. Le pays où nous avons fait le plus de temps c'est Panama. Il y a des gens qui passent un mois.

-Pourquoi?

P : Pour [attendre] l'immigration pour [être] envoyé [à] la frontière [du] Costa Rica. Si tu arrives en ce moment au Panama, l'immigration de Panama avait demandé de venir dans une localisation et c'est [elle] qui décide dans combien de jours cet ensemble de personnes pourrait aller à la frontière du Costa Rica. C'est pour cette raison là que les personnes ont mis beaucoup de jours. Au moins 18 jours. [...]

- Pourquoi ça prend autant de jours?

P : Parce qu'il y a beaucoup de gens. [...]

- Quels sont les problèmes que tu peux avoir dans un pays que tu ne connais pas? Est-ce que tu peux te faire voler de l'argent quand tu passes dans un pays pour aller dans un autre pays? Quels problèmes tu peux avoir?

P : Beaucoup de problèmes. Beaucoup de problèmes. Vraiment beaucoup de problèmes. Par exemple pour Costa Rica, je vais entrer au Nicaragua, c'est beaucoup de problèmes. La police du Nicaragua n'accepte pas que les gens passent dans leur territoire. Pour [cette] raison s'ils rencontraient les gens qui avaient décidé de passer sur le territoire, ils prenaient ces gens et ils leur demandaient de retourner. Si je paie une somme de 1500 dollars américains pour passer, ces 1500 dollars américains c'est encore de l'argent perdu.

- Mais si tu paies tu peux passer?

P : Non. Nicaragua c'est une chose très, très délicate. Si tu paies un coyote, un « rakétèr », je ne sais pas si vous connaissez? [...] Ces personnes [au] Nicaragua spécialement, ces personnes-là prennent 1500 dollars américains pour passer dans le territoire de Nicaragua c'est encore très difficile. Des *caminos* (“chemins”). Pour marcher à pied. Marcher à pied, plus [les] rivières. Traverser les rivières. Tout cela. Donne 1500 dollars américains. Mais si nous partons pour rentrer au Nicaragua et que nous rencontrons la police, la police du Nicaragua avait demandé de [nous] retourner au Costa Rica. C'est une somme perdue. Il y a beaucoup de gens qui ont perdu cet argent ainsi. [...]

- Les passeurs sont avec les gens?

P : Oui [parce que ce sont des] informations [sur le chemin] que tu ne connais pas. [Des] informations [sur] la montagne de Colombie [au] Nicaragua. C'est là [que c'est] très, très, très, très difficile. Il y a des gens qui passent une semaine pour marcher pour arriver à la frontière [du] Panama. De Colombie à Panama, il y a beaucoup de montagnes. Beaucoup de montagnes très [hautes]. Pour cela il y a des gens qui meurent dans la montagne, dans l'eau. Il y a des gens qui ont perdu leur bras. Il y a des gens qui ont perdu leur œil. Il y a des gens qui ont perdu leur pied *tambem*. Et c'est deux côtés [que c'est] très difficile. La montagne de Colombie et Panama. C'est très, très, très, dangereux et très difficile.

*Je laisse quelques instants passer pour que ces souvenirs douloureux se dissipent quelque peu.*

- Et toi comment tu as fait?

P: Grâce à Dieu pour moi c'est encore facile de passer. C'est encore facile de faire cette route. La route [de] Colombie à [la] frontière [du] Panama, il y a des gens qui ont passé une semaine [nuit et jour]. Il y a des gens qui ont passé 4, 5 jours. Moi j'ai fait 2 jours et demi pour traverser la montagne de Colombie et Panama.

-Et quand vous traversez comme ça, comment...comment vous manger?

P :Oui, toutes les personnes avaient de la nourriture dans leur valise.

-Et quand les gens se blessent ou tombent malade...

P :Il y a des gens qui glissent, qui tombent dans une falaise. C'est bien malheureux. La personne *nunca* ("jamais")..

...ne survit pas?

P : Ces personnes-là vont rester là [dans la] falaise et souffrir et après mourir. On ne sait comment [les] sauver.

*À nouveau, face à l'évident danger que semble représenter cette frontière, je suis curieuse de savoir si les gouvernements des pays concernés ont pris des actions.*

-Les gens savent que les personnes essaient de passer?

P :Oui

- Est-ce qu'ils envoient de l'aide? Est-ce qu'ils envoient des policiers? Est-ce qu'il y a quelque chose?

P: Oui. Dans la montagne de Costa Rica et Colombie. *Il se corrige.* La frontière montagne de Colombie et Panama, il y a des policiers. La police de Panama, simplement la police de Panama qui restait dans la frontière [du] Panama. Dans la montagne.

-Et qu'est-ce qu'ils font?

P :Ils avaient donné [des] informations. « Tu dois passer ici, non tu ne dois pas passer ici. Ce chemin est très difficile, ne pas passer ici, passer là-bas ». Et s'il y avait des personnes qui voulaient voyager la nuit, ils allaient dire « Non, [...] demain tu vas [...] continuer ».

-Est-ce qu'il y a des enfants?

P :Oui, beaucoup.

-Beaucoup? Malgré tout ce que tu viens de dire? Que les gens peuvent glisser, perdre des bras et tout...

P :Il y a des enfants.

-Et comment les parents font?

P : Il y a des parents qui glissent ensemble avec les enfants. Il y a des parents qui tombent dans la rivière avec les enfants. Qui meurent.

-Est-ce qu'il y a déjà eu...est-ce qu'à un moment tu t'es dit « c'est trop dangereux, je vais arrêter »?

P: Arrêter comment? Par exemple, si j'ai dit que j'arrive en Colombie, je ne sais pas comment retourner. Retourner c'est une autre difficulté. Mais il n'y a pas d'autre objet, c'est d'avancer.

-Ça t'a pris combien de temps depuis le Brésil?

P : [...] 4 mois

-Est-ce que tu es tombé malade sur le chemin?

P : Non, grâce à Dieu.

-Comment tu restais en contact avec ta famille?

P : Après que la personne arrive au Costa Rica là il y a opportunité de parler avec [sa] famille. [Au] téléphone. [...]

-Est-ce qu'il y a des gens qui se sont déjà fait voler?

P :Oui [...]. Il y a des gens souvent en Colombie et [au] Nicaragua. Il y a des gens qui prennent [des] armes et demandent « eh rester ici » pour t'effrayer. Et ils [prenaient] toutes [les] choses.

-Et vous ne pouvez pas aller à la police?

P :*No sé* (“Je ne sais pas”) comment...*no sé* comment. Je crois que la police a contribué [à] cette chose.

*Les souvenirs d'un passé ne pouvant être changé s'accumulant, je décide d'orienter la conversation vers ses ambitions pour le futur.*

-Pourquoi tu voudrais aller aux États-Unis?

P : C'est juste parce que je recherche une vie meilleure.

-Est-ce que tu penses vraiment que la vie peut être meilleure quand tu vois les gens qu'on retourne...

P :On ne sait rien.

-Donc tu préfères essayer et voir ce qui va se passer?

P : Ici, Mexique, le gouvernement de Mexique n'avait...je sais qu'il n'avait pas accepté la personne là de rester ici *siempre* (« pour toujours »). À la montée de ce président, Trump je pense qu'il va demander à toutes les personnes qui [sont] ici de rentrer [par] la frontière. De rentrer [aux] États-Unis et je crois que le gouvernement d'ici n'avait pas accepté que les personnes restent ici.

*Je tente de clarifier son hypothèse.*

-Donc le gouvernement voulait qu'ils passent?

P :Qu'ils passent. Parce que c'est une condition avec Américains. Américains avaient demandé à gouvernement mexicain de laisser ces gens passer. Mais, [les Américains n'avaient pas demandé

à ce que les migrants restent au Mexique]. Non. L'américain *nao mandó así* ("n'avait pas envoyé cette consigne »). Seulement il *mandó* (« a envoyé) une permission de passer. Mais si le président Trump avait eu ce pouvoir. S'il avait dit [...] « fermez cette frontière pour moi s'il-vous-plaît », eh ben, le gouvernement ici qu'est-ce qu'il allait faire? Il [allait] demandé de re-mander [renvoyer] tous les immigrants ici, de retourner...

*Ainsi, Paul semble penser que les États-Unis vont laisser passer les migrants parce qu'autrement ils auraient déjà demandé au Mexique de ne pas les laisser rentrer au Mexique. Son hypothèse ne prend en compte ni le fait que les déportations vers Haïti aient repris, ni le fait que chaque pays est souverain sur son territoire et que ce serait techniquement de l'ingérence qu'un pays dise à un autre de façon unilatérale quoi faire avec ses frontières. Mais les lois et les conventions des politiciens dans leurs sphères bureaucratiques ne se lisent pas de la même manière dans le monde de Paul, où les probabilités aussi faibles qu'elles soient, sont suffisantes pour garder espoir. Je ne choisis pas d'insister sur ces questions politiques. Toutefois, ma question suivante trahit mon scepticisme quant à un passage facilité par le gouvernement américain.*

-Donc maintenant...toi, toi ça ne t'intéresserait pas de rester ici? Si tu trouvais un emploi ici est-ce que tu resterais ou est-ce que tu veux absolument aller aux États-Unis?

P : Non. Si j'ai les papiers ici et j'ai un emploi, un emploi, un emploi qui a...un emploi fort qui a une capacité de gérer ma famille, [ça ne serait pas un] problème.

-Si par exemple ton frère te dit qu'il veut faire la même chose que toi. Qu'il veut essayer de venir...

P : Non, je ne vais pas accepter, de faire ce *camino* (« chemin »)

-Pourquoi?

P : Parce que c'est très *peligroso* (« dangereux »). C'est très difficile.

-Donc qu'est-ce que tu lui dirais de faire?

P : De rester. Ou d'aller dans un autre pays.

-Quels pays?

P : Par exemple de rentrer [dans des pays plus pauvres comme] Cuba et Nassau. C'est le meilleur.

-Donc toi si tu avais une autre chance, est-ce que tu referais la même chose ou est-ce que tu irais à Nassau ou à Cuba?

*Il reste silencieux quelques instants. Je réalise qu'il ne s'est probablement jamais posé cette question parce qu'il n'est pas possible de consacrer du temps à réécrire une histoire dont on ne sait si on est l'auteur ou la marionnette.*

P : Bon, pour moi je ne sais pas. Si j'arrive ici [au Mexique] ce n'est pas encore [une] opportunité de rentrer [au] Canada ou [aux] États-Unis. Si la personne demande de retourner dans mon pays, je vais rester seul au pays.

-Tu vas rester là-bas?

P : C'est [toujours] bloqué. Si j'avais le visa [pour] aller dans d'autres pays : *tudo bem* (« d'accord »). Mais si c'est faire le même parcours, le même parcours que j'ai fait, c'est pas encore facile pour moi.

-Qu'est-ce que tu veux que les gens sachent? Parce que nous au Canada on ne sait pas ce qui se passe. Donc là tu m'as parlé de ton parcours mais si tu veux envoyer un message aux gens qui ne connaissent pas la situation, qu'est-ce que tu veux que les gens retiennent du problème qui se passe maintenant?

P : C'est encore difficile, parce que les gens...on ne sait pas si les gens savent, comprennent cette situation. S'ils prennent cette situation en considération. Parce que si la personne ne connaît rien de ce parcours. Ils ne vont pas prendre ces choses en considération parce qu'ils ne connaissent pas ce parcours. Si l'américain [connaissait vraiment] ce parcours, ils [ne déporteraient pas] ces personnes. Si [les personnes partent] passer une année, deux années ou bien trois années, [et puis le gouvernement américain dit] « je vous demande de déporter ». C'est pas encore le problème pour les personnes qui font ce parcours parce que je crois que les personnes vont accepter [d'être déportées après avoir pu passer des années aux États-Unis]. Mais si ce parcours que les personnes [ont] fait, passé par pile de difficultés, calamités, tribulations, [presque] mourir, et après cela [ils demandent] de déporter la personne? C'est encore une chose très, très grave. Il y a des gens qui vont commencer de souffrir [perdre la tête], avec du stress, et c'est un crime que l'Américain [fait] contre les personnes. Pour que l'Américain dise « viens, viens ici, Cuba viens ici, les Haïtiens viens ici, les Africains vient ici » après [être arrivé] chez l'Américain, l'Américain dit « entrez en prison ». Après [avoir] passé quelques mois en prison, quelques mois de souffrance, ils déportent les gens. C'est un crime, c'est un crime, c'est un crime extraordinaire. [...]

- Il y a eu des élections récemment en Haïti. Est-ce que tu penses que ça va avoir un effet sur les gens qui veulent partir ou bien ça ne va rien changer?

P : Bon, je sais que ça ne va rien changer. Ça ne va rien changer. Parce que la politique [en] Haïti c'est une corruption. C'est la politique qui est très, très, très corrompue. Pour moi je ne vois pas un changement pour les Haïtiens, pour les autorités haïtiennes. Simplement si les autorités prennent conscience de gérer un pays comme ça doit, oui ça va changer. Mais si les autorités ne prennent pas conscience, rien ne va changer. De jour en jour [toutes] les choses sont plus difficiles. Élections sous élections. Élections sous élections, rien ne change pas. C'est encore très, très, très difficile. La situation de ces pauvres est très difficile. Le problème c'est le travail. Si ce pays n'a pas le travail, comment ces gens vont vivre? C'est pas encore facile. S'il y a le travail, créer des emplois pour les gens, ce pays ça va marcher très bien. Mais s'il n'y a pas le travail, les gens tous les jours rester, regarder, les marchés, sans travailler, et toujours en chômage. [...]

-Donc de l'autre côté tu as quelqu'un qui t'attend aux États-Unis?

P : C'est mon ami mais ce n'est pas ma famille.

*Je lui demande de m'expliquer les procédures une fois qu'une personne est acceptée aux États-Unis.*

[...] Si je rentre ici, ici-même je vais laisser le papier [*il fait référence au papier qui lui a été remis à la frontière sud du Mexique et qui lui donne 21 jours pour quitter le territoire*] avec l'immigration ici. Ce papier ne rentre pas aux États-Unis. Après que je rentre à l'immigration américaine, ils [vont me donner] un autre papier. Ça va servir pour [circuler et attendre] la date de faire tous les papiers. Ou bien c'est un papier qui va mentionner «déportation». Si c'est pas marqué, ça va marquer de libérer après quelques jours pour rentrer [aux États-Unis]. Avec ce papier si l'état, la police américain [rencontre] les gens, [ils vont] simplement montrer ce papier et [la police] va [dire] « ah tu as un papier temporaire, *tudo bem* ».

-Et on ne sait pas comment l'immigration décide s'ils déportent ou si les gens restent?

P : Il y a des gens qu'ils déportent, il y a des gens qui restent.

-Et on ne sait pas comment c'est décidé?

P : Non, on ne sait pas.

[...]

*Le lendemain, Pascal est allé à la frontière de Mexicali. Il est commun que les migrants passent quelques jours en détention avant de connaître leur sort. Cela fait 20 jours que nous n'avons aucune nouvelle de Pascal.*

## V- Et maintenant?

Les gérants de refuge et les activistes travaillant sur le sujet s'accordent pour dire que l'enjeu de l'espace nécessaire pour accueillir les migrants va s'exacerber. L'augmentation du nombre de déportations de Mexicains en situation illégale aux États-Unis au cours des 8 dernières années avait déjà causé une augmentation de l'occupation des refuges des villes frontalières du Mexique. Les promesses électorales du nouveau président élu américain font craindre une saturation quasi-certaine des refuges de par le nombre très important de déportés mexicains attendus et la faible probabilité que les migrants Haïtiens soient acceptés aux États-Unis. Plusieurs acteurs (notamment des chercheurs, des activistes et des citoyens engagés) pensent qu'il serait nécessaire de réfléchir à des stratégies pour intégrer les migrants haïtiens qui resteront au Mexique.

Actuellement aucune politique d'aucun des trois gouvernements principaux concernés n'a officiellement été déclarée comme étant en préparation. Quoique le gouvernement fédéral mexicain travaille avec le *Colegio de la frontera del norte*, un groupe de recherche sur les enjeux transfrontaliers présents au Nord du Mexique, aucune concertation publique ou réunion entre le gouvernement de l'État de Basse-Californie et le gouvernement fédéral mexicain n'a été annoncée. Au nord, le gouvernement fédéral américain n'a pas non plus annoncé de mesure pour la prise en charge de ces migrants. L'État de Californie ou la ville de San Diego où beaucoup de migrants se retrouvent en situation précaire, n'ont à ce jour pas déclaré l'état d'urgence nécessaire pour mobiliser une réponse à une échelle significative. Finalement, en date du 23 Décembre 2016, aucune action de l'ambassade haïtienne au Mexique par rapport à cette problématique n'a été rapportée.

Selon les organisations présentes sur le terrain, des dizaines de milliers de réfugiés supplémentaires sont en route vers la frontière entre le Mexique et les États-Unis. Au Costa Rica seul, entre 4000 et 5000 réfugiés s'apprêtent à migrer vers le Nord.

## **VI- Limites**

Quoique les propos rapportés dans ce document ne soient que des extraits de conversation, certains acteurs n'ont pu être rejoints pour permettre un portrait plus exhaustif des différentes opinions relatives à cette problématique. Ainsi : les agents de la frontière Mexique-États-Unis et de la frontière Mexique – Guatemala, les femmes migrantes, les membres des rares ONG sur le terrain comme la Croix Rouge Américaine, les officiers de la police locale de Mexicali, Tijuana ou San Diego, sont autant d'acteurs qui n'ont pas pu être approchés durant ce séjour. Le séjour a pris place du 30 Novembre au 11 Décembre à Mexico City, Mexicali et Calexico.



## Bibliographie

- El debate. (5 Octobre 2016) « Haitianos, el nuevo barrio de migrantes en Tijuana» <http://www.debate.com.mx/mundo/Haitianos-el-nuevo-barrio-de-migrantes-enTijuana-20161005-0190.html>
- El universal. (30 Août 2016). Mexico enfrenta una oleada de Africanos. <http://www.eluniversal.com.mx/articulo/nacion/sociedad/2016/08/30/mexico-enfrentauna-oleada-de-africanos>
- Guerrero A, (membre SDIRC). 28 Octobre 2016. Échange courriel
- Hershaw E. (15 Janvier 2015). Haitian migrate to Brazil in drove as country continues long earthquake recovery. <https://news.vice.com/article/Haïtiens-migrate-to-brazil-in-droves-as-country-continues-long-earthquake-recovery>
- Judicial watch. (1 Septembre 2016). “Droves of African migrants in Mexico awaiting U.S. asylum under secret pact” <http://www.judicialwatch.org/blog/2016/09/drovesafrican-migrants-mexico-awaiting-u-s-asylum-secret-pact/>
- L.A. Times. (8 Septembre 2016). “Haitian influx continues through Tijuana, straining shelters”<http://www.latimes.com/world/mexico-americas/la-fg-haitian-influx-tijuana-20160908snap-story.html>
- Muzaffar Chishti et Sarah Pierce. (26 Octobre 2016). United States abandons its harder line on Haitian migrants in the face of latest natural disaster. Migrant Policy. <http://www.migrationpolicy.org/article/united-states-abandons-its-harder-line-Haïtian-migrants-face-latest-natural-disaster>
- New Yorker. (20 Août 2014). Haitians migrants turn toward Brazil. <http://www.newyorker.com/news/news-desk/Haïtian-migrants-turn-toward-brazil>
- Pacheco Pacifico A, Pires Ramos E, de Abreu Batista Claro C et Braga Cavalcante de Faria N, (s.d.) The migration of Haitians within Latin America: significance for Brazilian law and policy on asylum and migration. [http://sas-space.sas.ac.uk/6157/1/10.%20ALT\\_Ch6\\_Pacheco%20Pacifico%20et%20al.pdf](http://sas-space.sas.ac.uk/6157/1/10.%20ALT_Ch6_Pacheco%20Pacifico%20et%20al.pdf)
- San Diego Union Tribune (23 Septembre 2016). Uncertainty for Haitians in Tijuana. <http://www.sandiegouniontribune.com/news/border-baja-california/sd-me-haitianstijuana-20160923-story.html>
- The Desert Sun (23 Septembre 2016). Thousands of African migrants coming to US through Mexico. <http://www.desertsun.com/story/news/2016/09/23/thousands-africanmigrants-coming-us-through-mexico/90519476/>
- Wikipedia. “Séisme de 2010” [http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9isme\\_de\\_2010\\_%C3%A0\\_Ha%C3%AFti](http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9isme_de_2010_%C3%A0_Ha%C3%AFti)